

Le journal papier est mort : reste à savoir ce que nous lisons à sa place



Auteur : Pierre Fraser (PhD, linguiste et sociologue)

Source : Revue Sociologie Visuelle



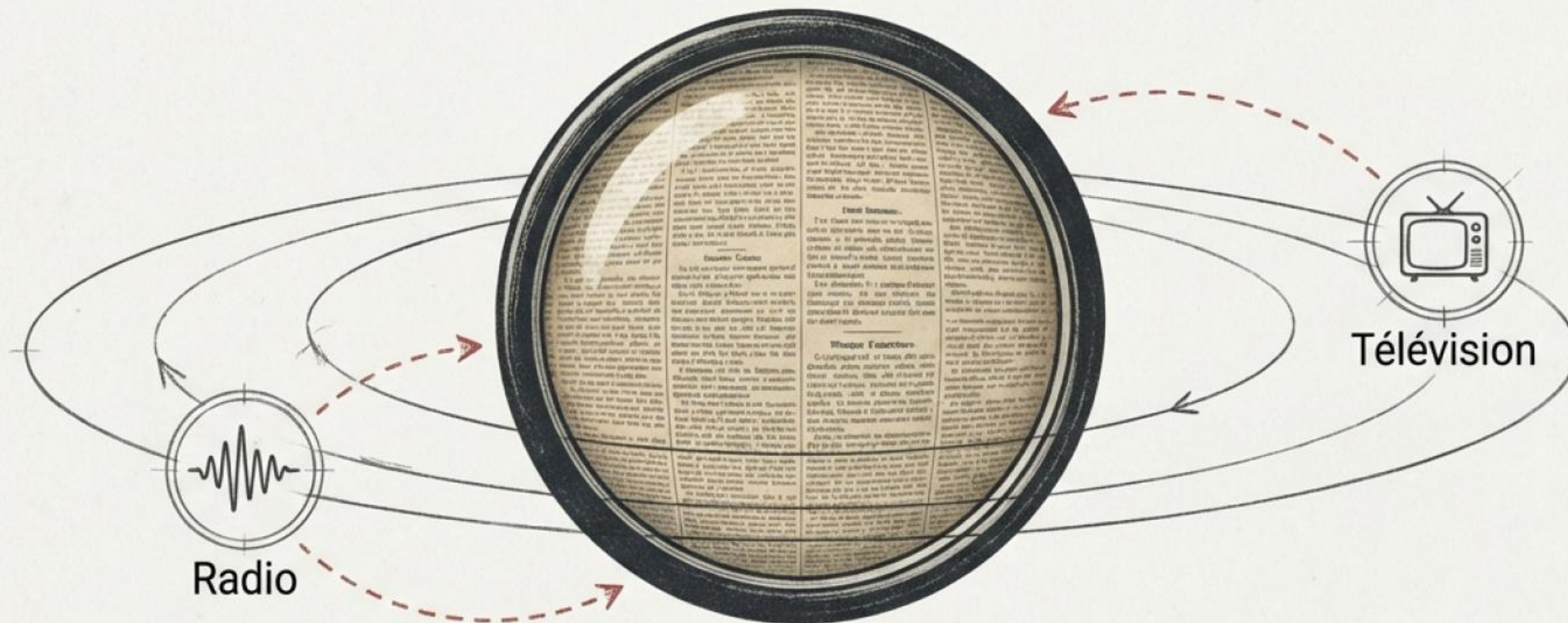
Dire adieu au journal, ou l'art délicat de perdre une évidence

Il fut un temps... où le monde arrivait plié en quatre. Le journal... n'était pas un simple support : il était une architecture. Une façade quotidienne derrière laquelle le réel se laissait approcher.

Pendant plus d'un siècle et demi, la presse écrite a occupé une position hégémonique... Même lorsque la radio puis la télévision ont fait irruption... le journal est resté le point d'ancrage.

Cette centralité faisait du journal une autorité tacite... parce qu'il donnait l'illusion rassurante d'un monde lisible.

Le journal comme matrice historique de l'information



On y revenait pour comprendre ce que l'on avait déjà entendu ailleurs.
Il n'allait pas plus vite que le monde, il allait **avec** lui.

Une illusion collective, patiemment entretenue, et longtemps partagée.



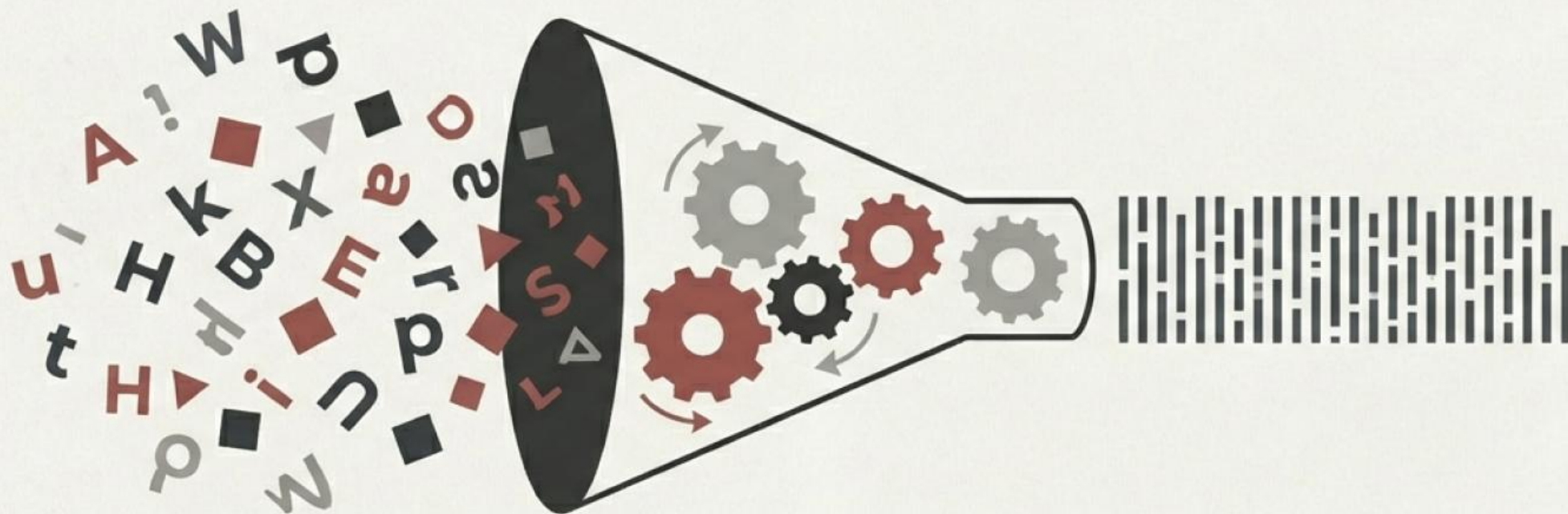
Une culture du geste, du temps et de la périodicite

Lire le journal était un acte physique. Il fallait le tenir, le déplier... Ce geste anodin... instituait un rapport au monde étonnamment discipliné.

Le journal imposait un tempo... Cette lenteur relative... hiérarchisait. Tout n'était pas urgent. Tout n'était pas également important. Le monde savait attendre.

« Le flux, lui, ne respire pas. Il exige. »

Le journal comme dispositif de mise en récit du monde



Le journal n'a jamais été un simple miroir. Il a toujours été un **narrateur**... Il donnait au chaos des événements une forme intelligible.

C'est au XIX^e siècle que... **le monde devient racontable.** Le fait brut cède la place au récit contextualisé.

Autant de manières de dire au lecteur non seulement ce qui s'est passé, mais ce que cela signifie.

Observation : À l'ère du flux, cette médiation est souvent perçue comme suspecte. Comme si raconter était déjà manipuler.

Le journal comme machine à enregistrer le réel, avant les machines

Le journal fut une machine d'enregistrement avant même que l'idée d'enregistrer réellement n'existe. En retranscrivant les paroles... il donnait une durée à l'éphémère.

L'invention de l'interview est à cet égard exemplaire... le journal se faisait oreille avant d'être écran.

Avant Edison, le journal avait déjà compris... : le monde ne se contente pas d'être vu, il doit être entendu.



Disparaître, ce n'est pas mourir : transformer le rapport au réel



La disparition du journal... ressemble davantage à une lente érosion. Ce qui s'effrite, ce sont des évidences : la durée, la hiérarchie, la continuité.



Nous ne perdons pas le réel.
Nous perdons une manière de l'habiter.

Le flux nous expose à tout... Le monde n'arrive plus : il s'impose.
L'émotion remplace la compréhension, l'intensité supplante la cohérence.

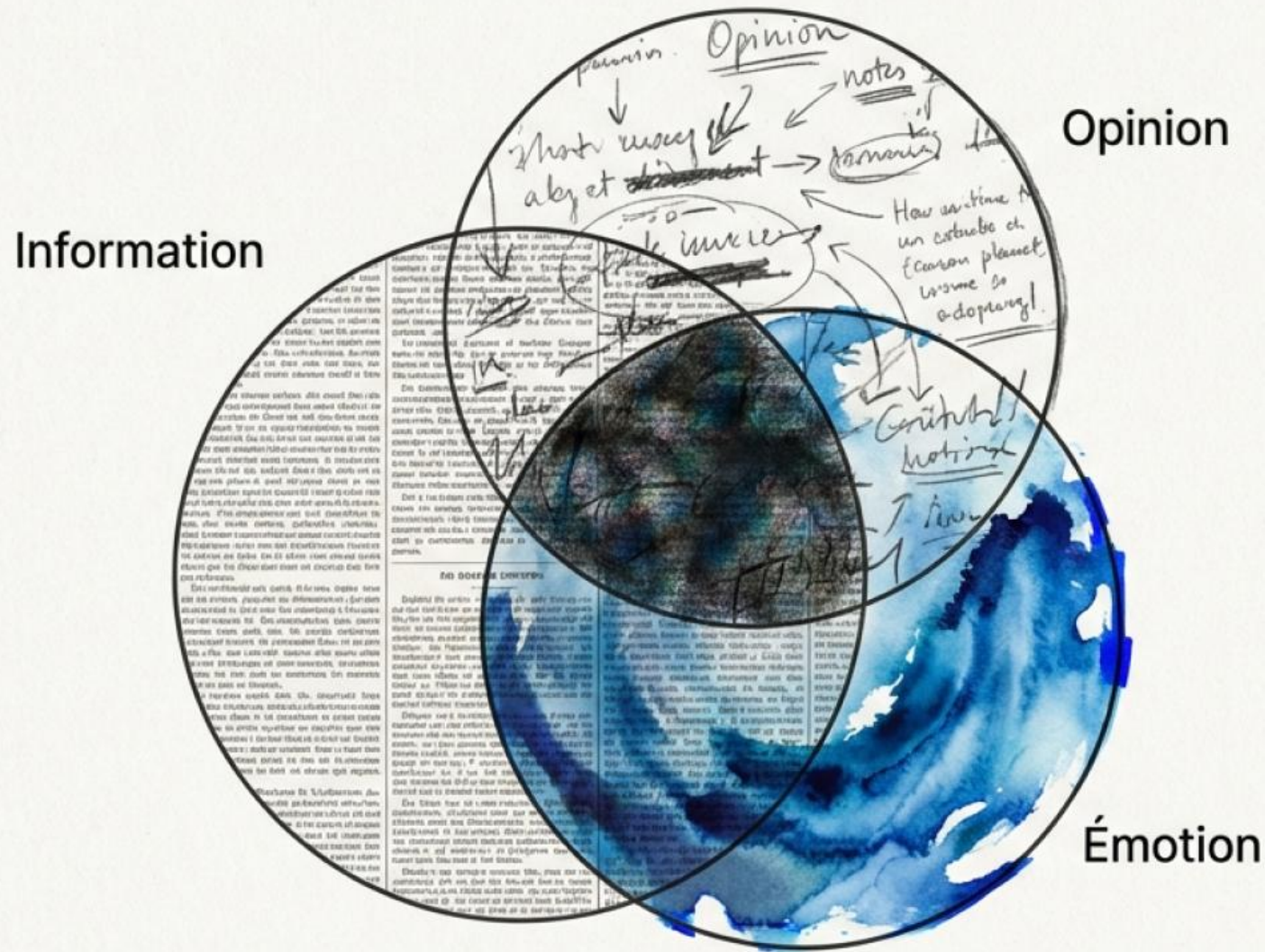
Accumulation, dispersion et vertige de l'hybridation

Là où le journal proposait une fenêtre, nous avons désormais des écrans... L'information n'est plus rare, elle est surabondante. Ce n'est plus l'accès qui pose problème, mais le tri.

Les formats s'hybrident : texte, image, son, données, intelligence artificielle. Tout se mélange... Rien ne s'impose durablement.

L'hybridation fascine autant qu'elle inquiète... Elle invite à l'expérimentation permanente — ce qui, à long terme, épuise.

Quand l'information rencontre la communication

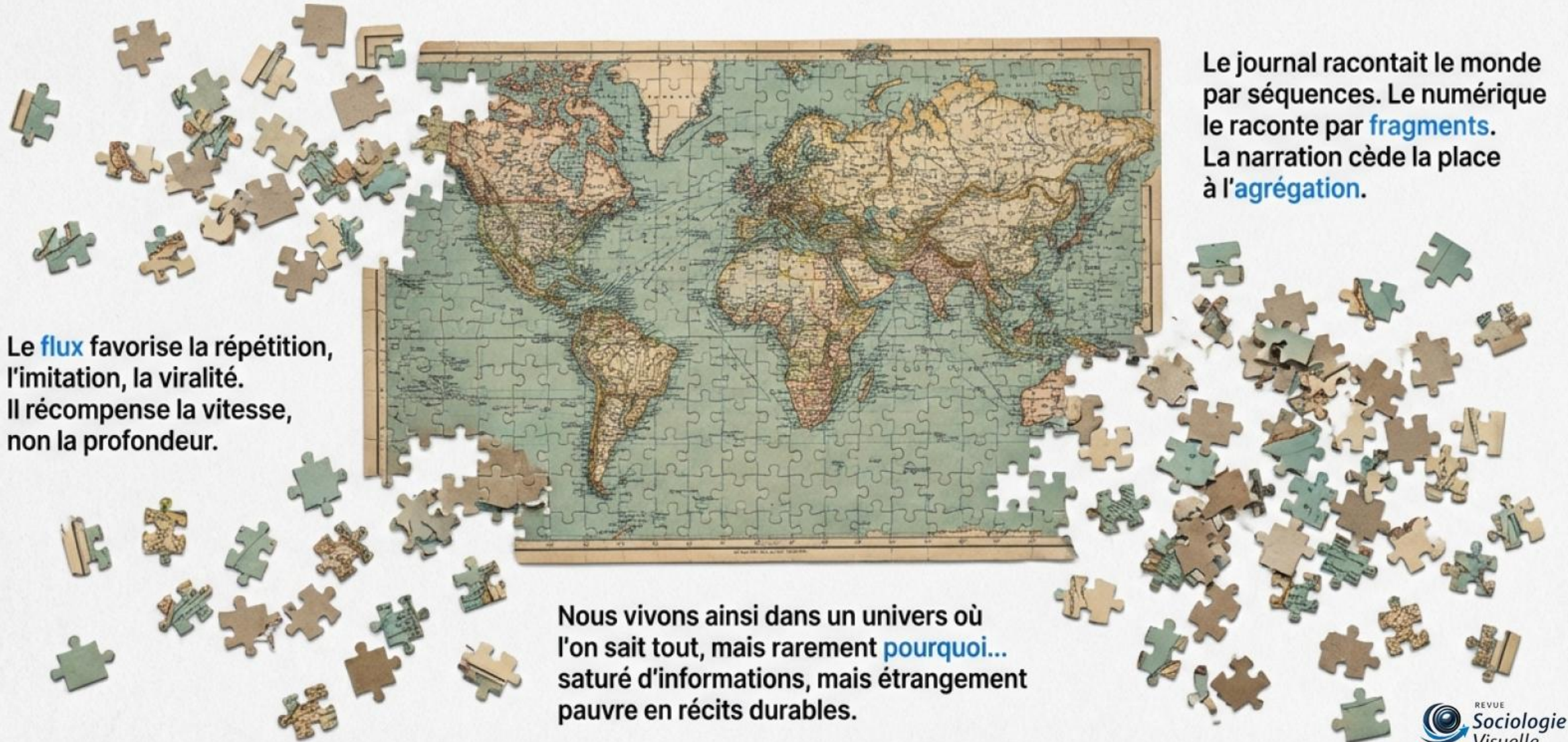


Le journal séparait relativement bien **informer** et **s'exprimer**. Cette distinction, aujourd'hui, s'est **dissoute**.

Les **réseaux sociaux** n'ont pas détruit le journalisme ; ils l'ont plongé dans un **écosystème** qu'il ne maîtrise plus.

L'**autorité** n'est plus acquise, elle est négociée à chaque publication... Ce qui compte n'est plus ce qui dure, mais **ce qui circule**.

Le médium n'est jamais innocent

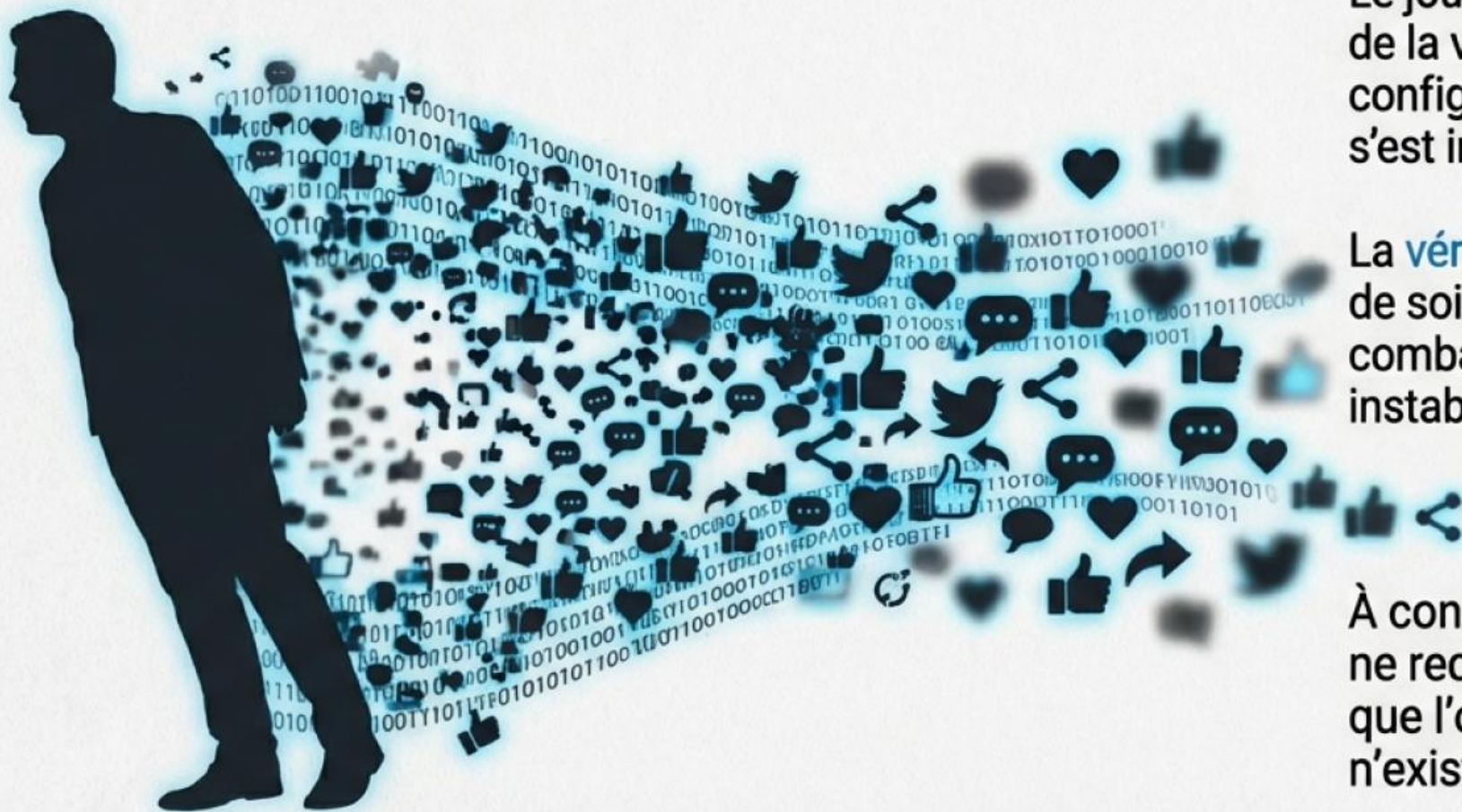


Le **flux** favorise la répétition, l'imitation, la viralité. Il récompense la vitesse, non la profondeur.

Le journal racontait le monde par séquences. Le numérique le raconte par **fragments**. La narration cède la place à l'**agrégation**.

Nous vivons ainsi dans un univers où l'on sait tout, mais rarement **pourquoi...** saturé d'informations, mais étrangement pauvre en récits durables.

La fin d'une figure du journaliste et l'énigme de la vérité publique



Le journaliste... gardien implicite de la vérité publique... appartient à une configuration historique précise. Il s'est inventé. Il peut donc disparaître.

La **vérité publique**... cesse d'aller de soi. Elle devient un enjeu, un combat, une construction collective instable.

À condition d'accepter que l'on ne reconstruira pas ce qui fut, mais que l'on devra inventer ce qui n'existe pas encore.

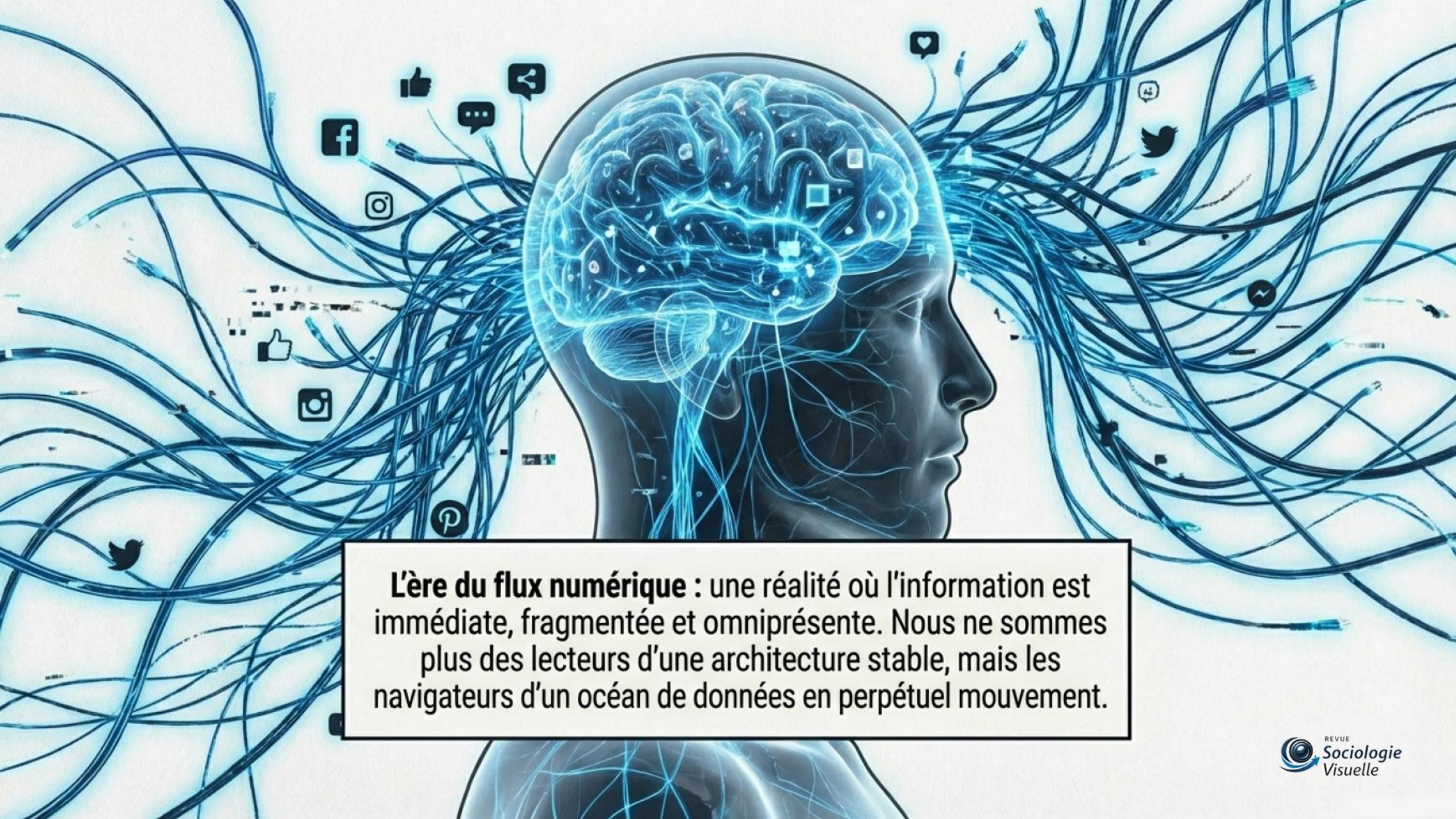
Conclusion — Apprendre à dire adieu sans nostalgie

Dire adieu au journal... c'est reconnaître que toute forme médiatique est mortelle. Le journal a façonné notre regard. Il nous a appris à lire le monde.

Il nous revient désormais d'apprendre autre chose : non plus comment recevoir le réel, mais comment ne pas nous y dissoudre.

Ce qui vient après le journal n'est pas encore clair. Et c'est peut-être cela, au fond, qui nous inquiète le plus.





L'ère du flux numérique : une réalité où l'information est immédiate, fragmentée et omniprésente. Nous ne sommes plus des lecteurs d'une architecture stable, mais les navigateurs d'un océan de données en perpétuel mouvement.